

A ma chère *imago* : « transfiguration »

Histoire d'un portrait

par Thierry Briault

Qu'il me soit permis, ici, d'évoquer les souvenirs d'un travail artistique qui est également à l'origine de notre présence dans *Kadmos*¹.

Alors en DEA depuis 1992 avec Jacques, je lui remis une cassette vidéo sur ma peinture, ceci se passa en 1993. La même année, je découvris dans la revue *Passages* consacrée au nouveau livre de Jacques, *Spectres de Marx*, des photographies du philosophe qui n'étaient pas sans rappeler mon propos pictural: des « abstractions » devant les figures.

Inspiré par ces premiers documents, j'avais terminé mon DEA² avec Jacques lorsque je lui offris le premier portrait, en juin 1995, réalisé avec Monique depuis 1993. Il a encouragé les peintres en leur donnant une très riche documentation photographique, qu'il nous a laissée prélever dans son fameux grenier bibliothèque, son « sublime » comme il l'appelle, photographies qui ont inspiré une première série de portraits. La peinture des artistes n'étant pas celle des institutions artistiques habituelles, Jacques nous proposa d'exposer cette première série à l'occasion d'une soirée déjà prévue au théâtre de l'Odéon avec Jacob Rogozinski, en février 1996. Suite à cette exposition très éphémère dans la salle du théâtre³, nous avons participé à la Décade de Cerisy de 1997 au cours de laquelle fut présentée une série plus complète accompagnée d'une conférence en présence de Jacques⁴. Une exposition inaugurée par lui à l'Université de Nanterre Paris X en 1998 montra de nouveaux développements avec notamment des sculptures et un début de travaux numériques. Durant la même période nous prîmes des vues photographiques dans la maison du philosophe à Ris-Orangis. Il y eut la publication des actes de Cerisy en 1999 et la soutenance de thèse en 2000, avec Jacques dans le jury, thèse publiée en 2004, puis le travail sur

1 *Kadmos Paris*, revue de poésie internationale à paraître.

2 Avec l'unique mention existante de l'EHESS, la « distinction ».

3 Une transcription des débats organisés par Jacob Rogozinski, l'une des soirées de ses « lundis de l'Odéon », fut réalisée, avec des illustrations d'après les portraits, pour la revue *Philosophie, philosophie* de l'université Paris VIII, numéro hors série, 1997.

4 Conférence publiée dans les actes *L'animal autobiographique*, Galilée, 1999.

l'édition française de *Marx & Sons* en 2002⁵, enfin nous avons participé à la décade de 2002, lors d'une soirée, avec des peintures numériques sur le thème des enfants, une décade de Cerisy durant laquelle des photographies numériques des participants de Cerisy furent aussi réalisées, et retouchées artistiquement sur place. Une toile figure au château de Cerisy depuis 2000. A la librairie des Presses Universitaires de France, (aujourd'hui *Place de la Sorbonne*)*, j'avais organisé une soirée-débat en 2001, avec Jacques et Etienne Balibar sur le thème « Philosophie et mondialisation », débat au cours duquel il me fut possible d'insister sur la question de l'art. Alors que la maladie de Jacques s'était déjà déclarée, nous fîmes une présentation de ses livres dans la même librairie, accompagnée de portraits qui restèrent en place de novembre 2003 à février 2004, et qu'il a appréciée.

Enfin, en janvier 2004, dernière preuve de générosité et de fidélité de sa part, il nous donna son autorisation, à Angelos Triantafylou et à moi, en connaissant le projet des portraits pour la revue *Kadmos*, de republier le texte paru dans *Digraphe*, « L'avantgardequoi ? L'avantgardequi ? », et que nous présentons ici.

Penché à mon tour sur le cercueil de Jacques, lors de son inhumation, je ne pus m'empêcher de me dire en mon for intérieur : « A ma chère *imago* ». C'est ce que je me suis dit au-dessus de son *mundus*, cette fosse circulaire qui, chez les romains, servait de fondation à la ville ou au temple et où l'on jetait un peu de la terre des ancêtres et les restes de quelques animaux du sacrifice.

Donnons-lui la parole sur ces *imagines*, qui sont pour nous des portraits de l'amitié :

« En général, je dois le dire aussi, certains d'entre vous parmi mes amis, mes proches qui sont ici le savent bien, j'ai un très mauvais rapport à mon image. Je ne supporte pas mon image. Je ne supporte pas les photographies, je ne supporte pas la télévision, mais l'horreur que m'inspire mon image surtout dans une image parlante quand il m'arrive parce que ça m'arrive au hasard, comme ça, de me laisser filmer en train de faire une conférence et qu'on le passe en vidéo, c'est la torture absolue. [...] Eh bien la chance que j'ai avec ces 14 ou 18, on ne le saura jamais, ces 16 portraits, c'est que ça me libère de cette gêne, de ce gêne, de ces gênes, et donc je le dis en toute simplicité narcissique, je n'éprouve aucune gêne devant ces tableaux. Donc vous m'avez transfiguré.»⁶

5 Jacques Derrida, *Marx & Sons*, introduction et notes par Thierry Briault, Puf/Galilée, 2002. *Les philosophies du sens commun -Pragmatique et déconstruction*, L'Harmattan, 2004.

6 *[Mais disparue depuis le début de l'année 2006]. Revue *Philosophie, philosophie*, op.

1. Préliminaires à « L'avantgardequoi ? L'avantgardequi ? »

L'avant-garde chez Derrida ne prend pas la forme de l'impressionnisme ou du cubisme⁷ dont l'existence et le caractère avant-gardiste ne font plus guère de doute aujourd'hui, en laissant ou léguant à la postérité l'idée d'un renouvellement artistique radicale des formes. La mort supposée des avant-gardes présentement, tient peut-être à l'absence, depuis trop longtemps, d'un nouveau paradigme plastique.

L'avant-garde politique de type communiste ou révolutionnaire, en particulier dans ses rapports avec l'avant-garde artistique dont le lien n'est pas toujours établi historiquement, sauf à considérer la recherche plastique en art ou la création littéraire comme nécessairement annonciatrice d'espérance ou de réalisation politique, ne possède plus ici aucun des aspects visible, frontal, exposé, engagé qu'on serait en droit de retrouver chez Derrida. L'avant-garde quelque peu « déconstruite » dans cette esquisse derridienne se situe au plus près de sa dissolution et de son inexistence. Que l'on s'accorde ou non avec cette conception... Dans le cas contraire, on pourra considérer le mot « déconstruction » selon l'usage dangereusement dérivé pour les derridiens, et qui figure dans les expressions récentes de « déconstruction des systèmes de protection sociale », de « déconstruction républicaine », voire de « déconstruction libérale ».

Transfigurer Derrida, si une telle chose est possible, c'est aussi métamorphoser l'« avant-garde ». Derrida se contente, si j'ose dire, d'en dégager les apories paralysantes qui la rendraient quasiment « indécidable » sans que l'on sache en direction de quoi ou de qui s'adresse explicitement l'avant-garde ici abordée ou analysée, contre quoi ou contre qui elle devrait se dresser, exception faite peut-être du groupe *Tel Quel* qui était sans doute visé derrière cette avant-garde littéraire « toujours *comique* », et avec lequel il avait eu maille à partir, politiquement, malgré les solidarités antérieures. Car nous croyons à la bordure, au front, à la délimitation du champ de bataille, sans croire devoir traiter (avec) les appareils institutionnels quels qu'ils soient. Mais mener un certain combat en première ligne et se déprendre des académismes, ne signifiait nullement pour des peintres comme Picasso, Matisse ou Giacometti faire table rase et lutter contre le

cit. , p.11.

⁷ On pourrait présenter l'art moderne comme étant issu d'une révolution rétinienne, l'impressionnisme, celui-ci fut le tronc commun du fauvisme et du cubisme, aussi bien que des abstractions lyriques et géométriques. Impressionnisme lui-même inscrit dans le grand registre formel gestualo-atmosphérique des vénitiens, qui inclut entre autres Vélasquez, Frans Hals, Rembrandt, Chardin et Watteau.

passé, encore moins animer les divertissements à scandale de la bourgeoisie qui viennent se substituer le plus souvent aux recherches formelles purement plastiques. Sans parler des objets pseudo audacieux qui, à grand renfort de technologie ou non, entretiennent un système de fétichisme social et économique au profit d'une conservation absolue des structures environnantes.

L'industriel Saint-Simon ou le critique d'art Gabriel-Désiré Laverdant, lorsqu'ils employèrent le mot d'avant-garde pour la première fois dans un sens indissolublement politique et artistique, l'entendaient bien ainsi. L'artiste de forme visuelle pure sert d'avant-garde.

On résumera donc les positions de Jacques par ces quelques lignes. La question est d'abord l'impossibilité aux yeux de Jacques d'analyser la notion d'avant-garde, et pas seulement pour des raisons de place et de temps, et donc l'obligation d'en reprendre les pré-requis.

Jacques s'en explique dans ce texte : les protocoles⁸ répondant aux trois questions qui lui furent posées « qu'est-ce que l'avant-garde (et en faites-vous partie) ? qu'elle est sa fonction politique ? êtes-vous vivant ou mort ? », énoncent, premièrement, qu'une avant-garde (littéraire) qui se présente comme telle est *comique*. Pourquoi ? se demanderont les rieurs et les autres.

L'avant-garde doit être irrecevable, ne pas se présenter comme telle soi-même, être un *miles* en dérivation, militant de la « dérive(?) », – et être enfin l'impossible.

Deuxième série de protocoles : elle est ainsi l'imprésentable qui se remarque après-coup dans un champ de lutte sans bordure.

L'avant-garde politique, mais l'avant-garde n'a pas de région, est méconnue au présent, et si elle n'appartient jamais aux appareils institutionnels, elle doit « plutôt traiter (avec) les appareils selon une stratégie toujours méconnaissable ». Troisième protocole, le vivant Derrida s'était toujours interrogé sur la mort, une pensée thanatographique passait pour sa marque de fabrique. Erigeant les textes les plus opposés de son œuvre en référence sur cette question : *La Voix et le Phénomène*, et *Glas*. Certains de ses admirateurs phénoménologues ont pu considérer *La Voix et le Phénomène*, l'un des premiers livres de Jacques, comme le texte qui concentrerait tout son apport philosophique, au point de vouloir faire l'économie de l'œuvre qui suivra. *Glas* représentant, quant à lui, le point culminant de « l'avant-gardisme » formel de Jacques.

Enfin, un post-scriptum nous dit : *pas d'égard pour l'avant-garde*, il faut

⁸ Ce que sont ces protocoles pour Jacques : lieux communs, conventions, modes opératoires admis, pré-supposés acceptés, formulations convenues, en général et en particulier sur « l'avant-garde », nous ne le savons pas. C'est le côté « sens commun » de Derrida.

transformer la structure de l'appareil, et le « à l'égard » des prises de positions radicales à l'égard de la société.

« L'avantgardequoi ? L'avantgardequi ? » est aussi le titre choisi par Jacques lui-même pour la réédition de ce texte qui figurait, nous le rappelons, dans un numéro de la revue *Digraphe*⁹, et qui comprenait les réponses, au même questionnaire, de nombreux auteurs dont Aragon, Michel Deguy et Alain Jouffroy.

Avant d'apprécier directement ce qu'il nous a légué là, à travers ce texte, avant de situer cet article dans son contexte, je tenais à citer ce poème* de Monique Stobienia, coauteur des portraits de Jacques Derrida.

Pardonne les mensonges de l'être
Quelque chose prenait forme
Quelque chose prenait corps
Comme les cendres du brasier,
Déchire le voile
Spirale tournant vers la fuite
Toi qui connais la marche des étoiles
Crée l'oiseau du verbe
Je pleurerai et je l'ensevelirai
Cloison, cloison
Clôture, clôture
Là-bas est ta place
Là-bas est ton cœur

2.L'avant-garde chez Derrida, suite.

Nous n'avons presque rien évoquer avec Jacques sur ce texte. L'implicite de nos conversations téléphoniques à ce sujet, était la nécessité de faire ressortir une position qui n'avait pas évolué depuis lors. Il ne s'agit pas tant de ses démêlés avec *Tel Quel* et plus généralement avec une certaine avant-garde politique, que de la signification que pouvait bien revêtir aux yeux de ses amis artistes, aujourd'hui, une telle position. La réédition de ce texte était aussi, nous le savions tous les deux, le prétexte dérobé à une reproduction et « monstration » comme il aimait à le dire, de ses portraits.

Avant de replacer dans son contexte l'article que nous republions, nous devons

⁹ *Ecrit en mai en 2003. « A-coup », *Digraphe* n°6, 1975, Paris, trente-six réponses sur l'avant-garde.

avoir à l'esprit telle autre affirmation sur l'avant-garde, pour montrer la complexité d'une position qui allie toujours chez lui un geste hyperbolique et un geste de prudence.

« ...l'eschatologie de ma circoncision, car ce terme vieilli, l'escarre venu de *scar*, signifie l'éclat, la violence de l'effraction par avant-garde (car au-delà de tous les usages vieillis de ce mot de passe, il ne m'ont jamais pardonné d'être l'eschatologique le plus avancé, la dernière avant-garde, car l'escart, un autre mot, dit l'avance de l'écolier sur l'adversaire au jeu des barres)... »¹⁰.

De même qu'il ne s'est jamais désavoué, sur quelque sujet que ce soit, et n'a pas eu à le faire durant l'extraordinaire épanouissement de son œuvre, de même une prise de position qui unit la plus grande radicalité eschatologico-artistique et la plus grande précaution stratégique se retrouvera plusieurs fois et notamment à propos de Marx. Car il s'agissait bien, à l'époque du groupe *Tel Quel*, de marxiser la grammatologie, discipline singulière et livre de Derrida qui faisait figure de manifeste textualiste. Il n'a jamais voulu il est vrai se rallier au matérialisme dialectique, ce que ne lui pardonnèrent sans doute pas les membres du groupe formé à côté du comité directeur de la revue *Tel Quel*, comité auquel Derrida n'a du reste jamais appartenu, et qui s'est constitué sous le nom de Mouvement-de-juin-71. Le Bulletin de ce Mouvement très maoïste incrimina le « philosophe idéaliste » qu'était devenu à leurs yeux Derrida, dans un « O mage à Derrida ». La revue de poésie *Promesse*, d'obédience marxiste-léniniste, et représentée par plusieurs écrivains telquelistes, ne devait jamais parvenir à entraîner une adhésion plus ferme au matérialisme, bien que certaines affirmations du philosophe devaient les satisfaire : Rien ne me gêne moins qu'une prise de position en philosophie, « rien ne me « choque » moins, bien entendu »¹¹, en réponse au mot de Lénine. « Ce que j'ai tenté peut aussi être inscrit au titre de la « critique de l'idéalisme ». Il va de soi que rien, dans le matérialisme dialectique, du moins en tant qu'il opère cette critique, ne suscite de ma part la moindre réticence et à cet égard je n'en ai jamais formulé. »¹² Mais sa mise en garde à l'égard du concept de matière, « concept réinvesti de valeurs « logocentriques », associées à celle de chose, de réalité, de présence en général, présence sensible par exemple, de plénitude substantielle ; de contenu, de référent, etc. »¹³, à laquelle s'ajoute une autre prise de position du philosophe, à

10 Jacques Derrida, *Circonfession* in *Jacques Derrida*, avec Geoffrey Bennington, coll. Les Contemporains, Seuil, 1991, p.91.

11 Entretien avec Jacques Derrida in *Promesse*, n° 30-31, automne et hivers 1971 et repris dans *Positions*, Seuil, 1972, p. 129.

12 Ibid. p.85.

13 Ibid. p.87.

l'égard de Lacan cette fois, ne devait pas améliorer leur rapport, ce dernier ayant eu à son endroit des mots très dévalorisant en public et en privé, déclarant tantôt que les thèses de *La Grammatologie* étaient sans intérêt, tantôt l'accusant de plagiat. Derrida réagit donc en note sur Lacan. Or celui-ci était devenu par ses *Écrits* une référence constante dans les travaux de *Tel Quel*. La rupture allait devenir inévitable, malgré ses liens d'amitié avec Philippe Sollers, et la solidarité que le groupe de théoriciens manifesta à son égard notamment lors des attaques que Derrida subit de la part de Jean-Pierre Faye.¹⁴ Et malgré surtout la volonté des protagonistes de grammatologiser le marxisme, et de faire cause commune autour de ce travail du texte. Il est vrai que *Les Lettres Françaises* d'Aragon, en consacrant un numéro spécial à Jacques Derrida, à l'initiative de Jean Ristat, semblait une provocation puisque le journal d'Aragon était l'exemple même du révisionnisme communiste.

Mais revenons à l'escarre eschatologique de l'avant-garde selon Derrida, et rappelons qu'il n'a jamais revendiqué le mot de modernité, ne s'est pas voulu simplement « contemporain », car, après avoir inspiré la fondation de *Digraphe* en 1974 avec Jean Ristat, le titre est emprunté à *La Dissémination*, il contribuera à la fondation de la revue *Contretemps* avec René Major au milieu des années 1990. Fidèle d'une certaine manière à l'écart jusqu'à l'escarre, « *La Dissémination*, le texte qui porte ce titre, est une exploration systématique et jouée de « écart », carré, carrure, carte, charte, quatre, etc. »

Il nous disait que nos portraits de lui étaient disséminés, selon cet opérateur de généralité qui se surajoute aux fameux indécidables que sont l'hymen avec Mallarmé, ou la trace, le supplément, la dissémination étant ce qui ne revient pas au père, au capital, à la tête, à la castration, et au soleil vers lequel se tourneraient toutes métaphores, etc. « Vos portraits sont disséminés » nous disait-il. Dissémination est aussi une sorte de fourche : la série carrefour, *quadrifurcum*, grille, clé, craie, clé, etc., dont les pointes sont à chaque fois inégales.¹⁵

Transfiguration disséminée de son *imago*, de son avant-garde eschatologique. Il y va aussi d'une certaine messianicité, en étant fidèle à un certain « esprit de Marx », la déconstruction étant à sa façon selon les termes de Jacques une radicalisation du marxisme. Comme *La Voix et le Phénomène* était un « je suis

14 « Le camarade Mallarmé », texte paru dans *L'Humanité* du 12 septembre 1969, où Jean-Pierre Faye qui rabat en la banalisant la pensée de Derrida sur celle de Heidegger, insinue également que cette pensée de Derrida est en continuité idéologique avec le nazisme, oubliant les critiques en plusieurs endroits de *La Grammatologie* sur Heidegger. Sollers prit la défense du philosophe dans *L'Humanité* du 19 septembre, « "Camarade" et camarade » repris dans le *Tel Quel* de l'automne 1969, n°39. Il faut se rappeler que Jean-pierre Faye était auparavant un acteur du groupe telqueliste.

15 *Positions*, *op.cit.*, p. 95. Nous lui avions dit un jour, dans un café d'après séminaire, que nous étions des hérétiques de la déconstruction. Il nous avait répondu : « Vous déconstruisez beaucoup ».

mort », un clin d'œil de la signification et du sens divisé de la phénoménologie husserlienne de l'expression du signe déportée, différée par la structure indicielle, comme *Glas* montre l'érection-tombe du savoir absolu, *pas d'égard*, on s'en souvient, « à l'égard » de l'avant-garde, on pourra se risquer à dire : Avantgardequoi avantgardequi, artcontemporaindequoi artcontemporaindequi, déconstructionnismedequi,déconstructionnismedequoi, postdéconstructiondequoi, postdéconstructiondequi, postcontemporaindequoi postcontemporaindequi. Esquarre du postcontemporain. Transfiguration. « ...On n'écrit qu'au moment de fausser compagnie au contemporain »¹⁶, on n'écrit qu'en n'étant pas *contemporaneus, cum tempus*, « avec son temps » de l'écriture. On écrit avec son subjectile¹⁷, comme il appelait son ordinateur, avec des portraits peints donc, avec des peintures numériques. Avec l'esquarre homonyme de l'avant-garde, « l'escharose du mot lui-même », l'équerre du blason carré donnant lieu aux généalogies de l'imago-subjectile, le visage écran de la transfiguration picturale, de ce corps de la déconstruction qui est aussi le sens commun du toucher¹⁸, de faux-foyers (*eskhara*), mais pour multiplier les excroissances abstraites autour des figures, pour multiplier les portraits.

Juin 2005

16 *Circonfession, op.cit.*, p. 63.

17 «...L'ordinateur, le mien, je l'ai surnommé *subjectile*, comme j'avais baptisé mon grenier, là où je stocke les skizzes de ma circoncision, mon sublime, mes dessus dessous... », *ibid.*, p.128. Peinture numérique, le subjectile appartient au vocabulaire de la peinture, photos du sublime à l'origine de la série d'*images* plastiques en dissémination écart-eschatologique.

18 Le sens commun comme faculté est le sens du toucher pour Aristote, cf. *Les philosophies du sens commun, op. cit.*, p.68.